

CULTURE

L'art marocain se découvre à Paris

De l'héritage
médiéval
au Louvre
à l'impertinence
contemporaine
à l'Institut
du monde arabe,
plusieurs
expositions
mettent
en lumière
la diversité
de la création
marocaine

ARTS

A Paris, presque en face de Notre-Dame, sur le parvis de l'Institut du monde arabe (IMA), la tente noire sahraouie en poil de chèvre et de chameau, œuvre de l'architecte Tarik Oualalou, intrigue. Ce vaste campement typique du désert, dressé pour la fête du « moussem », donne le ton. Cet automne s'ouvre à Paris une saison marocaine qui fera date. Par sa richesse et sa diversité artistique, elle éblouit autant qu'elle interroge en posant les questions brûlantes de la société : tolérance,

égalité des genres, extrémisme, corruption, écologie, etc.

Au Louvre, c'est l'émotion qui domine devant le mobilier religieux médiéval et les manuscrits, exceptionnellement sortis des plus anciennes mosquées et madrasas du pays pour témoigner : le Maroc était l'épicentre d'un empire qui s'étirait de l'Espagne à l'Afrique, de Cordoue à Gao, nourri du métissage des cultures, techniques, styles et matériaux. Qu'en est-il aujourd'hui ?

La réponse est à l'IMA, où la force esthétique de l'art contemporain bouscule. La puissance des quatre cents œuvres réunies et celle des messages délivrés par les quatre-vingts artistes marocains, pour la première fois réunis à l'étranger dans cette ampleur, exprime la liberté d'expression dont ils jouissent. Seul tabou, comme une autocensure, le roi, auquel on ne touche pas. Tout le bâtiment est investi, jusqu'au deuxième sous-sol où le *Ring de la soumission*, d'Amine El Gotaibi, réduit l'individu à une flaque d'eau. Les corps congelés sont produits à la chaîne et ils fondent sous la chaleur diffuse des visiteurs.

La diversité des modes d'expression – peinture, sculpture, installations vidéos, photos, architecture, design, danse, théâtre, musique,

performances –, qui animent l'Institut sur sept niveaux, impressionne. Loin de trancher le nœud gordien, les artistes s'emparent de la tradition pour la réinventer, pour pointer les écueils et dangers qui menacent la société, et pour dessiner des lueurs d'espoir.

Ainsi Zahra Zoujaj, la coupole monumentale en ampoules LED, de Younès Rahmoun, qui vit et travaille à Tétouan, près de Tanger, porte, elle, la lumière soufie dans une région où l'extrémisme lié aux mafias du cannabis est présent. Composée de soixante-dix-sept lustres de verre doré symbolisant les soixante-dix-sept branches de la foi musulmane, cette coupole lumineuse est l'écho contemporain du grand lustre de la mosquée Qaraouiyyine, à Fès, première capitale du royaume fondée vers 801, qui est exposé, lui, au Musée du Louvre. Comme si le dialogue au travers les millénaires se poursuivait ici en France.

Ce lustre monumental en cuivre ciselé, qui date du début du XIII^e siècle, a été décroché, à Fès, de la grande salle de prière, avec ses 520 godets lumineux étagés sur neuf couronnes. Il a été démonté, nettoyé et restauré par les artisans locaux avec Olivier Tavano, dépêché par le musée parisien. Pièce maîtresse de la plus ancienne mosquée du Maroc, dont la fondation date de 850, c'est l'un des chefs-d'œuvre de l'exposition du Louvre. Allumé, comme lors de la prière du vendredi dans la médina de Fès, il accueille le visiteur qui pourra y lire les sourates gravées à l'intérieur de la coupole.

Raconter la saga rocambolesque du transport de cette pièce de plus d'une tonne qu'il a fallu exfiltrer de la médina, de nuit, au travers des venelles larges comme des boyaux, et le soin qui fut pris, dit l'importance symbolique de ce prêt. « J'avais mesuré toutes les ruelles, il ne sortait pas, explique Bahija Simou, directrice des archi-

ves royales, co-commissaire de l'exposition, chargée de veiller à l'opération. *Un hélicoptère avait été envisagé pour treuiller le lustre au-dessus des toits, au risque de voir les tuiles vernissées de la médina s'envoler dans le souffle de l'engin. L'idée fut abandonnée. Je me suis dit, on va le transporter avec notre art comme on porte la mariée dans la médina* » : sur un échafaudage roulant, à l'aube, à 6 heures, juste après la prière.

Rien de tout cela n'aurait eu lieu sans la volonté expresse de Mohammed VI. « *Le roi est convaincu que le Maroc est un des rares pays musulmans à pouvoir montrer un islam des Lumières et le porter haut à travers un événement culturel, précise Yannick Lintz-Lampel, directrice du département des arts de l'islam au Louvre, commissaire de l'exposition. Porte d'entrée de l'Europe vers l'Afrique, le Maroc veut jouer un rôle fédérateur, moderne, laïque, sur une Afrique de plus en plus islamisée. Cette opération a déclenché une prise de conscience des Marocains pour leur patrimoine médiéval oublié. A Fès, le tombeau des Mérinides est celui de l'une des dynasties berbères qui a dirigé l'Occident musulman* », de 1269 à 1465.

Trop haut pour le Louvre

Il était prévu aussi de prêter le « minbar » almohade de la Qaraouiyyine, la chaire d'où est déclamé le prêche du vendredi. « *Une vraie attente du roi* », confie Yannick Lintz. En bois de cèdre, incrusté d'os, cet escalier, consolidé au fil des siècles, très fragile, s'avéra impossible à démonter. Il fut alors envisagé de construire une passerelle de 500 mètres pour le faire passer au-dessus des toits ! Une réunion de crise à la mosquée avec l'imam, les forces de l'armée royale, les ministres de l'intérieur et de la culture, le conservateur de la médina, le colonel

de la sécurité civile, mit fin à l'opération sur une décision de Yannick Lintz. « *La médina est un gruyère, j'ai renoncé !* » Bahija Simou, qui a l'oreille du roi, proposa de prêter le minbar de la Koutoubia, la grande mosquée de Marrakech. Cette fois, le verdict est venu de Paris : trop haut pour entrer au Louvre !

L'affaire n'en fut pas moins complexe pour le Maroc contemporain à l'IMA, dont le paysage culturel est l'un des plus riches et des plus complexes dans sa diversité géographique et ethnique. Le choix de ne retenir que des artistes vivants était l'objectif des deux commissaires qui avaient carte blanche. Jean-Hubert Martin et Moulim El-Aroussi ont pris leurs bâtons de pèlerin pour écumer le Maroc, en quête de talents, du nord au sud, d'est en ouest, de Tanger à Agadir, s'écartant des routes nationales pour rencontrer les artistes dans leurs fiefs.

Jean-Hubert Martin, auteur de la légendaire exposition des *Magiciens de la terre* au Centre Pompidou, dont la rétrospective vient de fêter les 25 ans, renouait avec ce qu'il aime par-dessus tout : son rôle de « passeur, à l'écoute de ceux qui travaillent pour leurs communautés et qui échappent au marché de l'art ».

Quant à Moulim El-Aroussi, fin connaisseur de la scène marocaine, pour avoir été directeur de la commission pédagogique de l'Ecole des beaux-arts de Casablanca, il repartait sur les routes, comme en 1998, quand il pilotait un programme de recherche de jeunes talents. « *Avec Jean-Hubert, on est sur la même ligne, laisser tomber les biennales et aller sur le terrain* », confie-t-il. Sur trois cents dossiers d'artistes, ils en ont retenu quatre-vingts. « *On a étudié ce qui préoccupe la scène marocaine pour dégager les pôles d'intérêt et les problèmes de la so-*

ciété. Il y a 25 % d'artistes femmes, certaines très jeunes. Une première.»

Et c'est sans doute ces femmes qui revendiquent avec le plus de force le droit d'exister en toute liberté. A l'IMA, la souffrance à vif de Safaa Mazirh, photographe autodidacte, qui expose la photo de son corps nu recroquevillé sous une table métallique, dialogue avec les oreillers piqués d'aiguilles de Safaa Erruas. En bottes et cagoule noire, simplement vêtue d'un bikini, Fatima Mazmouz, prête à enfanter, s'affiche au combat dans sa série *Super Oum*, pour parler grossesse, religion, immigration, avortement. Tandis que Nadia Bensallam, qui vit à Tikrit, dans la région d'Agadir, au sud, choisit l'humour grinçant. Elle se fait filmer, dans une rue de Marrakech, en talons aiguilles et burqa noire ne laissant voir que ses yeux, mais qui s'arrête aux genoux, et elle enregistre les commentaires de la rue : « Honte sur toi, tu insultes l'islam ! L'espère que tu vas mourir dans un accident ! »

« La revendication du corps que l'on voit monter contre les forces régressives de la société exprime une forte demande de liberté, souligne Moulim El-Aroussi. Le mouvement féministe marocain est le plus fort du monde arabe. » Ce ton débridé est plus offensif dans le sud du pays. Les artistes y sont plus isolés. Pas de galeries où exposer. Jean-Hubert Martin le dit sans détour : « On est allés voir car on ne savait rien. » Et ils ont été conquis par la puissance de ce qu'ils ont vu et sélectionné.

Hommage à la femme

Le « cri intérieur » de Lahcen Achik, taches rouges sur ses visages éclatés qui expriment les angoisses : « Dans le monde arabe, l'individu était très opprimé, et

tout a explosé. Il reste encore des zones de silence sous la chape de plomb », dit-il. Le compas dont la pointe est un minaret à l'envers de M'Barek Bouhchichi exprime la révolte de ce grand gaillard dont le rire joyeux masque l'engagement à dire le plus grave. Sa vidéo montrant deux mains nettoyant une moule, pour évoquer l'excision, est insoutenable. Comme les mains blanches et puissantes du djihadiste face à son destin, tête enfouie au creux des genoux, kalachnikov au sol, de Mustapha Belkadi.

Est partout présente l'influence pionnière de Farid Belkahlia, qui a su, dans les années 1950, rompre avec la manière orientaliste et folklorique pour porter l'art moderne au Maroc, sans couper le cordon de la tradition. Il travaille sur la peau de chèvre, au henné, des compositions érotiques, aussi charnelles que pudiques, tout en rondeurs, en hommage à la femme. Un mur entier est couvert des tableaux de celui qui est considéré comme un des plus grands artistes marocains. En dialogue, les courbes en tension d'une calligraphie aux couleurs crues résolument moderne de Mohamed Melehi, l'autre pionnier, son contemporain, occupent le mur d'en face. Celui-ci est venu seul à Paris : Belkahlia a été terrassé par un cancer, début octobre.

Ce souffle fondateur s'exprime dans cette pyramide de pains de sucre, l'offrande rituelle aux mariés, dont le nom, « *qaoub* », signifie aussi « arnaque » ; une installation signée Pixylone, collectif de trois jeunes Casablancais dénonçant la corruption. Influence aussi sur le design contemporain qui meuble tout l'espace, servi par la scénographie conviviale voulue par Jean-Hubert Martin, et qui, avec ses salons au ras du sol, comme au Maroc, ponctue le parcours. Les guéridons aux motifs

géométriques sculptés dans des pneus et les sièges assortis illustrent la virtuosité des artisans. Comme l'incroyable moteur, réplique exacte d'un V12 Mercedes, réalisé à partir de 465 pièces façonnées par une dizaine d'artistes dans quatorze matériaux : os de chameau, bois de cèdre et noyer, corne de bélier, cuir, pierre, coton, cuivre, etc. Sorte de métaphore poétique d'une société solidaire voulue par Eric van Hove, qui vit à Marrakech.

Dans ce brouhaha douloureux surgissent des notes d'espoir, comme le mobile coloré du *Printemps arabe* d'Abdelkrim Ouazani, de Tétouan, ou les diagrammes d'Abdelkébir Rabi dessinant la pensée soufie.

Sur le parvis de l'IMA, en arabe, berbère, hébreu et français, le préambule de la Constitution marocaine, signée le 29 juillet 2011, revendique la diversité culturelle de son héritage « nourrie et enrichie de ses affluents africain, andalou, hébraïque et méditerranéen ». Il affirme « l'attachement aux valeurs d'ouverture, de modération, de tolérance et de dialogue ».

Jack Lang, président de l'IMA, souligne : « Ce syncrétisme, cette pluralité qui marque l'exposition. C'est un message exemplaire du Maroc pour les Marocains d'une valeur universelle dans cette période de noirceur fanatique. On avait, dès l'origine, prévu que cet événement puisse tourner dans les villes marocaines. Pourquoi pas à Rabat ? », dans le tout nouveau Musée Mohammed VI d'art moderne et contemporain ? Pour l'heure, il n'en serait pas question. ■

FLORENCE EVIN